

Chez les fous

Albert Londres

Biographie d'Albert Londres



Biographie et informations

Nationalité : France

Né(e) à : Vichy , le 1er novembre 18

Mort(e) à : naufrage , le 16 mai 1932

Biographie :

Né en 1884 à Vichy, Albert Londres, qui se destinait à une carrière de poète, s'est très tôt rendu célèbre par ses articles et ses récits de voyages, publiés au début du siècle dans Le Petit Journal, Le Quotidien ou Le Petit Parisien, et a marqué plusieurs générations de journalistes. Il signe son premier article en 1914, il a couvert la Grande Guerre, la conquête de Fiume par D'Annunzio, la Révolution russe, le Tour de France cycliste, les chaos de la République chinoise, le scandale du bagne de Cayenne, les bataillons disciplinaires d'Afrique du Nord, la condition des aliénés dans les asiles de France, et l'évasion du forçat Dieudonné, la traite des noirs en Afrique et la traite des blanches en Argentine, les pêcheurs de perles de Djibouti et les terroristes dans les Balkans... Il est mort le 16 mai 1932 lors de l'incendie du paquebot George Philippar au retour d'un reportage en Chine dont on ne sait rien.

OU L'ON N'A PAS VOULU DE MOI



Je ne suis pas fou, du moins visiblement, mais j'ai désiré voir la vie des fous. Et l'administration française ne fut pas contente. Elle me dit : « Loi de 38, secret professionnel, vous ne verrez pas la vie des fous. » Je suis allé trouver des ministres, les ministres n'ont pas voulu m'aider. Cependant, l'un d'eux eut une idée : « Je ferai quelque chose pour vous, si vous faites quelque chose pour moi : soumettez vos articles à la censure. » Je cours encore.

J'allai voir le préfet de la Seine. C'est un homme fort courtois :

— Grâce à moi, me dit-il, vous visiterez les cuisines et le garde-manger. »

J'eus peur qu'il me montrât aussi les tuiles du toit, alors je suis parti.

Je me tournai vers les médecins d'asiles.

Ils me foudroyèrent :

— Croyez-vous, me dit l'un d'eux, que nos malades sont des bêtes curieuses ?

Il m'avait pris pour un dompteur. Il suffisait, lui.

Alors, j'ai cru qu'il serait plus commode d'être fou que journaliste. « Je vais aller à l'infirmerie spéciale du dépôt, dis-je, on me gardera sans doute ! »

Je m'amène quai de l'Horloge.

Le local n'était pas engageant. On eût dit la coursive d'un vieux cargo hors de service. Le mal de mer apparaissait déjà à l'horizon. C'était propre et cela sentait le fond de vieille cale. La propreté était ce qu'il y avait de grave. Autrement, on aurait pu supposer qu'une fois balayé c'eût été mieux. Des cellules à hublot donnaient sur ce couloir. Les trois premières étaient occupées, la quatrième semblait vide, j'avais une chance !

Catastrophe ! Je connaissais le docteur : Clerembault ! Nous avions échangé des pensées presque définitives, jadis, ensemble, sur les quais de Salonique, aux temps héroïques.

— Bonjour ! Que vous faut-il ? Vous êtes malade ?

C'était sinistre.

— Je le suis moins, dis-je.

— Le cadre vous déplaît ? Nous avons ici des gens très bien : professeurs, artistes, hommes du monde. Nos clients possèdent souvent de beaux appartements en ville ! Il en est même un qui reçut la Légion d'honneur dans cette cellule. Il avait fait des galipettes, la veille, entre cinq et sept sur la voie publique. Cela ne vous dit rien ?

— Qu'avez-vous à m'offrir comme compagnons aujourd'hui ?

Il n'avait rien de huppé ; des alcooliques hallucinés, un malheureux *classique* qui voulait voir le nonce afin de lui transmettre une communication urgente du Christ, et puis un véritable père de famille (huit enfants) qui, vexé à juste titre de n'avoir pas reçu un prix Cognacq, était allé dans les magasins dudit M. Cognacq revendiquer un petit manteau, *tout au moins*, pour son dernier enfant, en bas âge – vu qu'il fait si froid, avait-il ajouté.

— C'est un fou ?

— Pourquoi pas ?

Le docteur me mena dans une cellule capitonnée.

— Ça vous va ?

— Ça ne sent pas bon.

— Mais ça rend des services !

— Je vais réfléchir.

— Adieu ! fit Clerembault, me remettant mon chapeau, allez vous faire enfermer ailleurs.

Où ?

Qu'ils s'appellent asiles départementaux, asiles privés, faisant fonctions d'asiles publics, asiles autonomes, la France compte quatre-vingts immeubles officiels pour ses fous. De plus, nous avons l'honneur de posséder un établissement *national* baptisé Saint-Maurice, mais répondant de préférence, au nom de Charenton. De plus, nous sommes riches de treize quartiers d'hospice, qui ne doivent rien à personne. De plus, toute la gamme des « maisons de santé » accourt à notre secours. Il y a les maisons de santé mixtes, c'est-à-dire celles où dans le pavillon de droite joue la loi de 38, où dans le pavillon de gauche ne joue rien du tout. Vous demandez si cette loi est de 1600, 1700 ou 1838 ? Cela est sans importance. En matière de lois, on n'en est pas à un siècle près chez nous ! Il y a les maisons de santé libres, les villas d'hydrothérapie. Il y a les sanatoria où « ne sont pas admis les placements d'aliénés ». Ce sont les prospectus qui le disent. La chose n'est pas complètement fausse. En effet, quand une personne tombe malade de la mystérieuse maladie, si cette personne n'a pas le sou, elle est folle. Possède-t-elle un honnête avoir ? C'est une malade. Mais si elle a de quoi s'offrir le sanatorium, ce n'est plus qu'une anxieuse.

« Je vais aller à Sainte-Anne, me dis-je. J'ai entendu parler d'un certain *service ouvert* qui fera mon affaire. »

J'arrive à Sainte-Anne.

« Pavillon de prophylaxie mentale, docteur Toulouse. » J'y suis.

C'est tout de même une belle invention que ce service ouvert. Jadis, les pauvres « dingos » n'avaient pas le choix : ou traîner sans espoir leur « dinguerie » sur la voie publique ou se faire cloîtrer dans un asile. Aujourd'hui, c'est un rêve ! Dès que l'on sent les atteintes de l'araignée, on vient ici. Chauffage central. Infirmières fraîches et bien nourries. On ne s'ennuie pas une seconde.

Au fait, pourquoi ce service dut-il, pour exister, attendre la venue du docteur Toulouse ? Jusqu'ici on avait le droit de souffrir du foie, de la rate et des autres organes supplémentaires ou essentiels. Il était défendu d'avoir mal à l'encéphale. Ou il fallait s'adresser d'abord au commissaire de police. Pour être fou, on avait besoin de certificats ! Aujourd'hui on n'a qu'à pousser une porte. Et l'on vous dit doucement :

— Qu'avez-vous, mon enfant ? Voulez-vous que je vous soigne ?

C'est épatant ! C'est l'administration qui doit trouver cela scandaleux !

Je m'assois. Levé avant le jour, je n'étais arrivé que le cinquième. On trouve toujours plus fou que soi ! Le premier était un monsieur qui regardait avec précision la semelle de son soulier gauche. Un quart d'heure plus tard, il la regardait toujours. C'était une semelle normale pourtant ! Un couple occupait la deuxième et la troisième chaises. L'un des deux venait conduire l'autre ; lequel ? La quatrième était une dame qui pleurait sans bruit et sans mouchoir. Ses larmes s'allongeaient sur ses joues et tombaient abandonnées, sur sa robe noire. Un nouveau couple entra. Il prit place à ma suite. La jeune femme enleva son chapeau et le mit sur ses genoux, puis elle le remit sur sa tête, puis elle le remit sur ses genoux, etc. Son mari s'empara du chapeau et, d'un geste de personne raisonnable, l'immobilisa sous son bras.

Les clients affluaient. Cent mille malades de cette « maladie » circulent dans Paris. Ce n'est pas un, c'est vingt services ouverts qu'il faudrait.

La jeune femme reprit son chapeau. Elle recommença son manège, coiffant tour à tour sa tête, ses genoux. Heureusement, le chapeau tomba. Le mari mit vite un pied dessus et ne bougea plus.

Là-bas, dans le fond, voilà le maître, le docteur Toulouse. Le jour où l'on verra le docteur Toulouse sans une calotte noire crénelant son crâne n'est pas encore venu. L'autre docteur s'appelle Pierre Dominique. C'est lui qui écrivit *Notre-Dame de la Sagesse*. Ah ! je les connais bien tous deux ! Pourvu qu'ils ne me reconnaissent pas !

Une dame entre. Elle est émue. Elle tient un petit garçon par la main et pleure. D'un regard elle cherche à qui confier l'enfant.

— Voulez-vous le garder une minute ?

Pourquoi moi ? La dame disparaît.

Je ne sais pas garder les enfants ; je vais apprendre.

— Tu es malade, mon petit ?

— Pas moi, c'est ma grand'mère !

— Qu'est-ce qu'elle a ?

— Elle est folle.

— Où est-elle ?

— Au premier étage.

La dame redescend. Elle pleure plus fort.

— Pourvu qu'on ne « *me* » *la mette pas en face* ! me dit-elle, tout comme si j'étais au courant de ses histoires de famille.

« En face », c'est Sainte-Anne.

— Mon mari m'a dit : « Fais ce que tu veux, c'est ta mère. Mais si elle met le feu chez moi et qu'elle fasse brûler mes petits ? » C'est horrible, monsieur ! Vous venez aussi pour une parente ?

— Non, madame, je viens pour moi.

Ses yeux, défaits par les larmes, s'immobilisèrent. Elle m'arracha l'enfant. Je me sentis soudain dangereux pour la société.

Fausse joie !

Mon tour arriva.

Les maîtres-médecins me palpèrent doucement.

Ils regardèrent mes prunelles jusqu'en ses profondeurs les plus reculées. Avec un petit marteau, mignon comme un bijou, ils me frappèrent sur le genou. Enfin, ils me dirent :

— Vous ? Malade ? Êtes-vous fou ?

— Parfaitement !

— Nous voulons dire : vous êtes fou de vous croire fou. Ou peut-être vous payez-vous notre figure ?

C'était raté. Il faudra trouver un autre truc. Le mieux sera, je crois, de faire un peu moins le fou et un peu plus le journaliste.



On frappa à ma porte quelques coups vigoureux et mal comptés.

— Entrez !

C'était à la fin d'un après-midi, vers six heures. La porte s'entr'ouvrit, un homme passa la tête. Je ne vis que la tête d'abord.

— Eh bien ! entrez.

L'homme me tendit une enveloppe où mon nom était écrit :

— C'est bien vous ?

— Parfaitement.

L'homme manifesta une joie sauvage. Il tenait, sous le bras, une monumentale serviette, il la posa sur le plancher. Ne voyant rien pour accrocher son chapeau, il le lança d'un geste sûr, au-dessus d'une armoire.

— Je suis heureux ! dit-il. Vous ne me demandez pas comment j'ai trouvé votre adresse ? Elle n'est pas dans les bottins, vous savez. C'est une lacune. Faites-vous inscrire dans les bottins pour l'année prochaine. Cela économisera de l'argent à des bougres comme moi. J'ai dépensé depuis avant-hier trente-sept francs pour vous dénicher. Je ne compte pas mes souliers. Je viens de Nice à pied, pour vous voir. Salut !

Il déboutonna son pardessus. L'homme était nu jusqu'au nombril.

— Avez-vous un peu d'eau de Cologne ? Rien qu'un peu ?

Et il réunit ses deux mains comme une coupe.

Je lui versai de l'eau de Cologne. Il s'en frottait le visage et la poitrine.

— Encore ! disait-il, encore !

Soudain, il avisa un vague canapé dans un coin.

— Ah ! fit-il, vous permettez ?

Il se coucha. Des livres et de vieux journaux lui bourraient les côtes, en dessous. Cela ne le dérangea pas. Il ferma les yeux et me dit :

— Je suis épuisé. On m'a inoculé onze maladies. Je puis mourir ici subitement. C'est pourquoi je vous demande un quart d'heure de repos. Après, je vous donnerai l'affaire la plus formidable de l'époque. N'ayez pas peur, vous ne perdrez pas votre temps.

Il ouvrit les yeux.

— Où est ma serviette ? Bon. Si vous sortez pendant que je dors, enfermez-la dans votre coffre-fort. La police de Londres paierait cette serviette vingt mille livres sterling et ne serait pas volée. Au revoir. Ne me réveillez pas, mais vous pouvez fumer. Votre eau de Cologne ne sent pas mauvais.

Il referma les yeux et ronfla.

L'homme accusait quarante-six ans et n'était point gras.

Voici ce que disait la lettre qu'il m'avait remise : « Mon cher confrère, je vous adresse M. Manikoff. Je l'ai entendu pendant six heures. Je crois que l'histoire importante qu'il m'a racontée vous intéressera particulièrement, etc., etc. — G. A., de *L'Éclaireur de Nice*. »

Ce n'était pas une mauvaise plaisanterie !

Le dit Manikoff, lui, ronflait toujours.

À sept heures, je lui pinçai l'épaule.

— Quoi ? Ah ! oui ! Je suis à vous. Avez-vous un peu d'eau de Cologne ?

— Faut décamper, mon vieux, je pars.

— Sept heures ? Bien. Si vous m'écoutez sans me taquiner, j'aurai fini mon récit à quatre heures du matin.

— Aujourd'hui, mes bureaux sont fermés. Il faut vous en aller.

Vexé, il se leva, reboutonna son pardessus sur sa peau.

— Et le chapeau ? demanda-t-il.

Le chapeau était sur l'armoire. Je le fis dégringoler du bout de ma canne. Manikoff se coiffa, ramassa sa serviette.

— Au fait, dit-il, j'ai rendez-vous à huit heures avec le chef de la police de Londres. Au revoir !

— Au revoir !

— Donnez-moi seulement dix francs comme acompte sur ce que j'ai dépensé pour trouver votre adresse. Merci. Au revoir.

Le lendemain, il était assis sur la septième marche de mon escalier.